

Ma chère Julienne, dit Helmina touché du bon cœur de son amie ; comme vous me touchez, comme vous m'intéressez ! j'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père : oui Julienne, nous lui demanderons, oui ce sera nos premières paroles à son retour. Pauvre Eligèrse, oui elle viendra avec nous, nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

Merci, ma bonne Helmina dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci, ! Pauvre Elise, comme elle va être contente !

—Mais Helmina, ajouta Julienne, après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'êtes pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire ; mais non, tenez ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me reprocherais cela toute ma vie.

Ne craignez rien, Julienne : d'ailleurs mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas longtemps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie de commencer par parler de ses parents ; malheureusement, ma chère Julienne, je ne puis rien vous dire d'eux ; je n'ai jamais connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour ; quant à mon père, vous le connaissez comme moi ; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais moi-même. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie ? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté ? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse ? j'ignore tout en fin ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi ; jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi, de vivre inconnue loin de tout le monde. N'est-il pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers, de ne pas dépasser la borne de cette campagne sans être épiée dans toutes mes démarches dans mes regards même par un père qui ne me perd pas de vue.

Oh ! Julienne, si vous saviez comme je souffre, lorsque dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles

qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amuse avec de jeunes Messieurs ; si vous saviez somme je souffre, Julienne ! Je me dis en moi-même ; ces Diles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent, quand elles veulent, pourquoi n'en ferais-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles ? j'aime tant le monde moi, Julienne ; j'aime tant le plaisir !

Où étiez avant, demanda Julienne.

—En pension chez une bonne femme qui m'a élevée ; oh je l'aimais bien ! elle est morte un mois après que je l'ai laissée—

—A-t-elle laissé des enfants ?

—Un garçon seulement, je ne sais ce qu'il est devenu. Ici minuit sonna à la vieille horloge ;

Déjà minuit ! Julienne, dit Helmina, Dieu comme le temps passe vite ! couchons-nous Julienne, tout le monde dort ici ; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait ; bon nuit Julienne !

v.

#### LES BRIGANDS DU CAP ROUGE.

Le Cap Rouge, à l'époque où notre histoire se passe était un lieu maudit et redouté de tout Québec ; c'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la Cité pour exercer leurs ravages et leur rapines ; c'était là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes ; c'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour la vertu et l'horreur du vice ; de tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre ! tantôt c'était des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers ; tantôt c'était des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entredéchiraient ; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des juréments continuels ; tel était le tableau que les